

Critique

Je suis une fille sans histoire

THÉÂTRE DU ROND-POINT / TEXTE, INTERPRÉTATION ET MISE EN SCÈNE ALICE ZENITER

Dans une conférence un brin décalée, érudite et drôle, instructive et sensible, Alice Zeniter évoque avec talent comment nous sommes constitués d'histoires et s'interroge sur celles qu'il faudrait maintenant faire émerger.

La vaste salle de l'espace 1789 à Saint-Ouen est pleine à craquer et pourtant s'annonce un spectacle qui va pendant 1h25 nous parler de narratologie ! Le sujet pourrait paraître rébarbatif mais la présence sur scène d'Alice Zeniter explique peut-être à elle seule ce succès d'affluence. L'écrivaine révélée par le roman *L'art de perdre* s'y confirme effectivement être une touche-à-tout de grand talent. Dramaturge également et comédienne, elle interprète et met en scène un essai théâtral qu'elle a constitué autour des récits qui organisent notre

représentation du monde. Ancienne élève de l'ENS, elle y fait montre de sa capacité à solliciter des références érudites et à les vulgariser sans jamais tomber dans l'à-peu-près ni l'obscur, se tenant toujours en équilibre entre la rigueur de la réflexion et sa très séduisante mise en spectacle. Avec un igloo de papier, des tas de feuilles dispersées et un *paper board* qui sert aussi de tableau de projection, Alice Zeniter se mue en conférencière capable par exemple de retrousser son pantalon pour passer sa cheville à la moulinette



Alice Zeniter interprète *Je suis une fille sans histoire*.

© Simon Gosselin

d'une très amusante sémiologie à la manière de Roland Barthes.

Quels récits pour faire changer le monde ?

On ne relatera pas ici tout ce que l'on apprend sur ces récits qui nous façonnent. Le titre laisse évidemment entrevoir la part féministe du propos – quelle place pour les femmes dans les histoires partagées ? – mais si cette dimension revient régulièrement, elle ne constitue pas pour autant le cœur du sujet. Mentionnons simplement qu'on comprend entre autres pourquoi les récits de cueillette de la préhistoire ont été supplantés par ceux de chasse, pourquoi nous sommes des êtres de récits bien

plus que d'expériences, sur quels principes reposent ces « machines affectantes » théorisées par Frédéric Lordon ou encore ce que dit d'une histoire le test de Bechdel. Autant de sujets qu'Alice Zeniter aborde en pédagogie avec son micro serre-tête et qu'elle fait régulièrement glisser vers de microfictions lors desquelles elle se mue en personnage double d'elle-même. Pleine d'autodérision, d'humour, Alice vogue ainsi d'Anna Karénine à Umberto Eco en passant par *La Poétique* d'Aristote pour analyser ce qui nous happe dans la fiction et l'utilisation politique qui peut être faite de nos affects. Loin d'être des individus de raison, nous sommes bien des êtres de chair et de sentiments et la question qui sous-tend ce spectacle parfaitement construit est bien celle des récits qu'il faudrait maintenant faire advenir pour que change le monde.

Éric Demey

Théâtre du Rond-Point, 2bis avenue Franklin Delano Roosevelt, 75008 Paris. Du 11 au 29 mai, du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 15h30. Relâche le lundi et le 26 mai. Tél. : 01 44 95 98 00. Durée : 1h25. Spectacle vu à l'Espace 1789 à Saint-Ouen.



SIMON COSSÉLIN

L'arme du récit

THÉÂTRE

Entre conférence et one woman show, *Je suis une fille sans histoire*, d'Alice Zeniter, débusque les luttes textuelles qui façonnent nos quotidiens.

Anais Meluin

Je suis une fille sans histoire, jusqu'au 29 mai au Théâtre du Rond-Point, Paris. Tel : 01 44 95 98 00, www.theatredurondpoint.fr
Texte disponible aux éditions de l'Arche, collection « Des écrits pour la parole », 112 pages, 12 euros.

En tant que romancière, Alice Zeniter est surtout connue pour son travail sur des récits méconnus de l'histoire. *L'Art de perdre* (2017), récompensé entre autres par le prix Goncourt des lycéens, déploie une fresque familiale sur trois générations pour dire l'importance de la guerre d'Algérie dans les relations franco-algériennes passées et actuelles. Avant cela, dans *Sombre Dimanche* (2013), c'est en Hongrie qu'elle ancre son œuvre, déjà sous la forme d'une fresque familiale fragmentée par les tragédies de l'époque, qui ne s'arrêtent pas avec la fin du communisme. Aurait-elle une foi inébranlable dans la capacité de l'écriture, du récit, à nous guider dans notre compréhension du monde ? Dans *Je suis une fille sans histoire*, elle monte pour la première fois sur scène pour nous faire partager sa réflexion sur le sujet. Loin d'y affirmer une solide confiance dans le pouvoir d'éclaircissement du récit, elle en démonte les mécanismes.

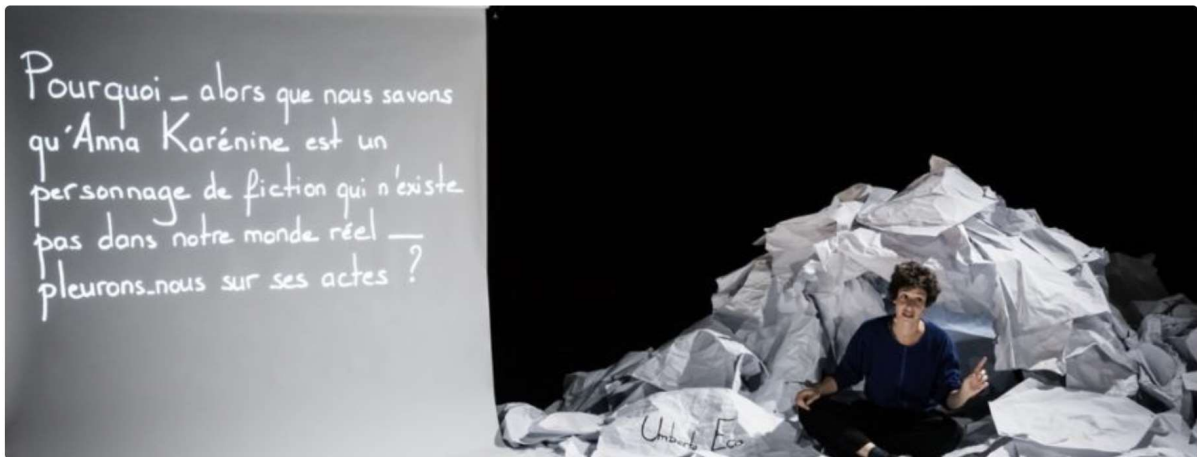
Partageant son temps entre l'écriture romanesque et le théâtre – elle est aussi metteuse en scène et collaboratrice artistique auprès de plusieurs metteurs en scène –, Alice Zeniter sait mettre les outils du plateau au service d'une pensée complexe sur notre rapport aux histoires. Pour rendre sensible, vivante, l'idée selon laquelle « nous sommes pétris de mises en récit que nous ne détectons même plus », que « nous avançons sur des lignes de textes là où nous croyons voir du réel, là où nous pensons que nous avons les pieds bien plantés dans les faits », elle se met elle-même en scène dans son propre rôle d'écrivaine. Elle qui n'a jamais pratiqué l'autofiction dans ses écrits s'y livre au théâtre. Sur une scène jonchée de grandes feuilles de papier blanc, dont est aussi constitué un igloo planté dans un coin, elle se présente comme une autrice habitant en Bretagne – un problème de train, nous dit-elle, a bien failli l'empêcher d'être avec nous au Théâtre du Rond-Point.

Une fois posée cette introduction, Alice Zeniter n'évoque que peu sa pratique littéraire personnelle. La dimension intime, subjective de *Je suis une fille sans histoire* est beaucoup plus subtile : elle apparaît dans la manière dont l'artiste digère et restitue ses recherches en matière de sémiologie, de narratologie et de linguistique. Des disciplines qui, selon elle, « devraient être considérées comme des outils de première nécessité pour analyser les énoncés qui nous entourent ». Autrement dit, comme des « sports de combat », auxquels *Je suis une fille sans histoire* nous offre une initiation des plus ludiques, même volontiers fantaisiste.

En traversant les grands récits et structures narratives qui nous constituent, de la préhistoire à nos jours, Alice Zeniter réalise une performance qui tient autant de la parole quotidienne que de la conférence et du one woman show. Elle révèle pour cela bon nombre des penseurs et des livres qui ont structuré sa pensée sur le récit.

Alice Zeniter commence sa propre dissection intellectuelle par *La Théorie de la fiction-panier*, où l'autrice américaine Ursula Le Guin explique par la force de leur récit la place des chasseurs dans l'imaginaire de la préhistoire. Cela au détriment des cueilleurs, dont les récoltes constituaient l'essentiel de l'alimentation de l'époque, mais dont les récits étaient nettement moins alléchants. L'actrice ne se contente pas de nous transmettre le contenu de l'ouvrage, démontrant la place du héros dans les représentations qui fondent nos sociétés : elle en livre une interprétation pleine d'un humour qu'elle déploie tout au long de son spectacle.

Même lorsqu'elle aborde des pensées plus complexes, telle celle du philosophe Frédéric Lardon sur les « machines affectantes », Alice Zeniter sait rester à la fois pédagogue et décalée. Comme lorsqu'elle incarne Aristote dans une leçon de poétique rassemblant Périclès, Marguerite Duras, Louis-Ferdinand Céline ou encore Séléne. En défiant les lois du temps et de l'espace, l'artiste échappe toujours à l'esprit de sérieux qui menace ce type d'exercice pour se laisser porter par le plaisir du jeu, hautement partageable. ●



Je suis une fille sans histoire : l'impertinent spectacle-manifeste d'Alice Zeniter

mai 20, 2022 / 0 Commentaires / dans Critiques / par Constance Trautsolt

Sur scène, de grandes feuilles de papier froissées jonchent le sol. Un tableau et un bureau d'écriture encadrent un igloo, fait de papier lui-aussi, au centre. Dans ce seule-en-scène joyeux et impertinent, au croisement de la performance et de la conférence-spectacle, Alice Zeniter se propose de questionner notre rapport aux histoires et à la façon dont elles sont fabriquées.

Des grands mythes anciens au « storytelling » politique d'aujourd'hui, Alice Zeniter s'interroge en tant qu'écrivaine, lectrice, citoyenne et femme sur le pouvoir de la fiction et la mise en récit continue du monde qui nous entoure.



Elle part de ce constat initial : depuis toujours, on nous apprend qu'une bonne histoire est généralement « l'histoire d'un mec qui fait des trucs et de préférence des trucs violents ».

De là, comment parler d'autre chose en fiction ? Quelle place accorder aux personnages féminins ? Et quelles voies imaginer pour déplacer les cadres du récit et laisser la place à d'autres représentations ?

Pendant 1h15, dans la salle Roland Topor du Théâtre du Rond-Point, Alice Zeniter explique autant qu'elle questionne, s'émeut, se confie, s'insurge.

Toujours drôle, toujours brillante.



Croisant aussi bien des références à Ursula Le Guin, Baptiste Morizot, Alice Bechdel qu'à *Harry Potter*, *Game of Thrones* ou *Les Misérables*, elle invite les spectateurices à examiner les récits qui nous ont créés pour mieux les déconstruire.

Qu'elle imagine Aristote en professeur – franchement rigide – d'une masterclass d'écriture ou qu'elle enlève chaussures et chaussettes pour exhiber ses orteils et appuyer une introduction à la sémiotique, elle déroule son sujet avec un enthousiasme contagieux. S'aidant, quand cela s'avère nécessaire, de schémas ou d'images projetés sur son tableau, elle partage avec nous des outils donnés par les sciences sociales pour ce travail de déconstruction.

Un spectacle manifeste pour une révolution du regard sur les récits qui dominent et invisibilisent, en même temps qu'une vraie déclaration d'amour à la fiction et à son pouvoir !

Constance Trautsolt

JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE

Au **Théâtre du Rond-Point** jusqu'au 29 mai

Seule en scène de et avec **Alice Zeniter**

CULTURE

/madame



PLEINS
FEUX SUR...
Carmen Kassovitz p. 70

UNE SÉRIE
La saison 2 de
Téhéran p. 72

ON DANSE
*Jungle Book
Reimagined*,
d'Akram Khan p. 73

PHOTO PATRICE NORMAND / L'EXTRA VIA OPALE PHOTO

AU THÉÂTRE

ALICE ZENITER Passeuse d'histoires

Elle publie des romans depuis une dizaine d'années, dont *L'Art de perdre* en 2017 (prix du Monde et Goncourt des lycéens, entre autres). On la sait normalienne aussi. On connaît moins l'autre facette d'Alice Zeniter : femme de théâtre, auteure de deux pièces et fondatrice de la compagnie L'Entente cordiale. Aujourd'hui, elle monte sur scène pour une conférence : *Je suis une fille sans histoire* est un stand-up littéraire, intellectuel et drôle.

PAR LETITIA CÉNAC

Madame Figaro. – D'où est venue l'idée de cette conférence ?

Alice Zeniter. – De l'envie de fabriquer une forme réunissant toutes mes casquettes, de pouvoir – à un endroit et dans un temps donné – être à la fois écrivaine, femme de théâtre et renouer avec les savoirs universitaires que j'ai laissés de côté quand j'ai arrêté ma thèse (sur les figures féminines dans le théâtre britannique contemporain). Mon propos est d'expliquer ce que veut dire construire une histoire, la raconter et être emporté par elle.

Vous ajoutez une corde à votre arc. Vous voilà performeuse...

Cela me permet de parler de toutes ces choses de façon articulée. Sur scène, je suis une version plus intelligente et précise de moi-même. J'ai un texte qui est écrit et sur lequel j'ai passé beaucoup de temps. Ce n'est pas un savoir seulement théorique. Le dire sur scène lui donne une dimension sensible. J'ai un rapport très émotif aux fictions, aux personnages de romans. Impliquer mon corps, ses fragilités montre qu'on sort du savoir livresque.

C'est la première fois que vous vous essayez à l'exercice...

J'adore ça. Je sais que le stress terrible que je connais avant les représentations est capable de reculer comme la mer à marée basse et de me laisser un immense espace de plaisir.

Je suis une fille sans histoire. Pourquoi ce titre ?

Déjà, c'est une bizarrerie de la langue française : cette expression est un compliment. Alors qu'être une fille sans histoire me paraît la chose la plus triste du monde. Je pense que cela vient du fait que les femmes ont connu majoritairement des expériences domestiques, qu'elles ont été tenues à l'intérieur, soit l'inverse du schéma narratif du héros qui multiplie les péripéties.

Revenons à votre conférence dans laquelle vous vulgarisez. Vous considérez-vous comme une passeuse ?

Je vulgarise la sémiologie, la narratologie, car je suis persuadée que ces disciplines nous permettent de mieux nous diriger dans ce monde de récits permanents, parfois opposés, allant jusqu'au complotisme, à la défiance envers la presse... L'idée directrice de *Je suis une fille sans histoire* est celle-ci : on croit être en prise avec

le réel alors que, le plus souvent, on est en prise avec des récits du réel.

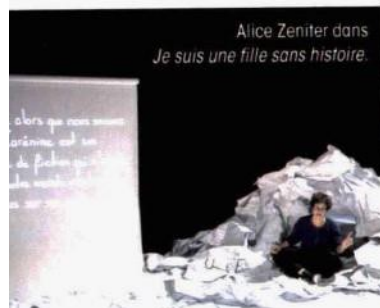
L'un d'entre eux s'appelle le test de Bechdel ?

Alison Bechdel, bédéiste, l'a créé en 1985. Il permet avec trois critères d'évaluer la représentation des femmes dans une œuvre : il doit y avoir au moins deux femmes nommées. Elles doivent parler ensemble. Et d'autre chose que d'un homme. Si on prend les œuvres populaires avec lesquelles j'ai grandi, le constat est dramatique. *Le Roi Lion* ne passe pas le test, ni *Star Wars* et *Le Club des cinq*.

Fantômette le passe...

Alice détective aussi. Mais pas *Les Trois Mousquetaires*, et ainsi de suite... Voilà un outil très simple. Comme celui du schéma de la montagne qui demande que l'intrigue monte vers un point culminant, puis que l'action redescende jusqu'à la résolution. Je veux dire par là qu'on répète des histoires construites de la même manière. Il y a une hiérarchisation des valeurs, des histoires et des vies propres à être racontées et d'autres exclues car considérées comme indignes de l'être. En résumé, on préfère les chasseurs aux cueilleurs.

Je suis une fille sans histoire. d'Alice Zeniter, du 11 au 29 mai, salle Topor, au Théâtre du Rond-Point, à Paris. theatredurondpoint.fr



MOUVEMENT



Critiques Théâtre

... une fille sans histoire

Il est des titres trompeurs. Avec *Je suis une fille sans histoire*, seul en scène aux allures de conférence, la touche-à-tout Alice Zeniter ausculte la fabrique des histoires.

Par Elise Ternat
publié le 28 mars 2022



Comment naissent les fictions ? Et par quel mystère sommes-nous parfois aussi profondément affectés par la disparition d'un personnage de roman que par celle d'un proche ? C'est dans une chambre à soi bien particulière, meublée d'une table en formica, d'une lampe de chevet au charme désuet et d'une caverne de papier que l'artiste convie le public à enquêter sur quelques-unes de ces épineuses questions.

Avec la précision du scalpel, Alice Zeniter dissèque minutieusement les moindres détails de la mise en récit permanente de la réalité. Pour cette experte en sémiologie, qui excelle dans l'art de rendre limpide une pensée complexe, rien de plus simple que de passer d'une référence à l'autre. Le long d'une démonstration nourrie de grands classiques littéraires et autres figures tutélaires, elle saute allégrement de *La poétique* d'Aristote aux derniers ouvrages de Baptiste Morizot, d'Umberto Eco à la notion de *story telling*, et jongle sans cesse du récit intime au vrai-faux cours magistral. Entre précision des termes et diction parfois proche du slam, la jeune femme habite l'espace, invective l'audience ou confie son goût immodéré pour le texte. Lorsqu'elle convertit la structure sémantique d'un triangle narratif en une montagne à gravir elle prouve le pouvoir de la narration et combien celle-ci façonne chaque facette de notre rapport au monde. Taclant au passage quelques grandes sources

masculinistes, Alice Zeniter va même jusqu'à décrire comment des siècles de fictions ont conduit au formatage des esprits.

Durant plus d'une heure, se déroule ainsi le fil d'une pensée dense et dont le rythme parfois haletant, souvent touchant, nous emmène loin dans l'imaginaire : depuis les tréfonds de la préhistoire, en passant par la portée politique de la dette publique jusqu'aux effluves des sous-bois où l'artiste aime se promener après la pluie. Loin de la figure de l'autrice dont le corps serait réduit à un hyper cerveau pensant, Alice Zeniter affirme haut et fort l'engagement physique, celui du corps tout entier nécessaire à l'écriture. Et c'est en cela que *Je suis une fille sans histoire* ne réussit pas simplement à nous convaincre de l'immense pouvoir de la fiction, de son hyper présence, elle le décuple littéralement en lui conférant par le partage à la scène, l'épaisseur de la chair et du vivant.

> *Je suis une fille sans histoire* a été présenté du 16 au 19 mars au Théâtre Nouvelle Génération, CDN de Lyon ; le 29 mars à Saint-Ouen, le 5 avril au Grand R, La Roche-sur-Yon ; les 20 et 21 avril à Saint-Brieuc et du 11 au 25 mai au Théâtre du Rond-Point, Paris

« JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE » UNE DÉCONSTRUCTION SAVOUREUSE DES RÉCITS PATRIARCAUX



HELEN HARDIER

À quoi ressemblerait l'histoire littéraire si elle avait été écrite du point de vue des cueilleurs (et des cueilleuses) plutôt que des chasseurs ? Les grands récits mettraient certainement moins en avant des « hommes qui font des trucs », des héros terrassant des dragons ou bataillant dans la boue avec des mammouths. C'est l'hypothèse que formule la romancière Alice Zeniter (« L'Art de perdre », « Comme un empire dans un empire »), mettant ses pas dans ceux de l'Américaine Ursula Le Guin, autrice de romans de science-fiction et de « la Théorie de la Fiction-panier », un outil pour dire une « autre-histoire, celle qui ne fut jamais dite, l'histoire vivante », un récit qui contrerait « l'histoire-qui-tue ». Monologue adressé, « Je suis une fille

sans histoire » est une conférence-performance joyeusement érudite où l'on croise Barthes, Saussure et Aristote, devenu animateur d'atelier d'écriture aux prises avec des élèves indisciplinés nommés Marguerite (Duras), Louis-Ferdinand (Céline) et Friedrich (Nietzsche). Jonglant avec la sémiotique et la narratologie qu'elle applique à la pop culture et à la politique, Alice Zeniter observe les sous-mondes, la partie immergée des fictions qui nous ont constitués, questionne la représentation des femmes en littérature et sa propre pratique d'écrivaine. « Et si je tends l'oreille, il y a parmi les bruits du vent des histoires qui, un temps, ont été jamais-dites mais qui ont fini par venir à la parole », écrit-elle, citant Toni Morrison, Monique Wittig, Maryse Condé, Sarah Kane et Virginie Despentes, toutes ces écrivaines qui forment « une assemblée de Guérillères ».

Écrit pour la scène, le texte devait être joué par l'autrice ce printemps, au Théâtre du Rond-Point. En attendant le spectacle, reporté à mai 2022, il est urgent de lire ce concentré d'humour et d'intelligence qui produit

de la pensée à chaque page et invite à ne rien tenir pour acquis. ★

SOPHIE JOUBERT

sophie.joubert@humanite.fr



« JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE », D'ALICE ZENITER. L'ARCHE, COLLECTION « DES ÉCRITS POUR LA PAROLE », 112 PAGES, 12 EUROS.



«La pièce est conçue comme un moment où je partage mon amour des histoires et mes doutes à l'égard des formes qui se répètent», explique Alice Zeniter. SIMON GOSSELIN

Alice Zeniter: «Je suis constituée à mon insu par des récits d'hommes tout-puissants»

Autrice-actrice de «Je suis une fille sans histoire», qu'elle joue à Paris, l'écrivaine évoque son passage du livre à la scène et les obstacles rencontrés sur son parcours.

Elle est une fille pleine d'histoires et nous fait partager leurs genèses, leurs constructions, ses doutes d'écrivain. Grâce à cette pièce qu'elle a déjà jouée une trentaine de fois, Alice Zeniter s'expose comme actrice pour la première fois. Sur scène, elle parle de son plaisir de lectrice, questionne les affects que portent les récits et le chagrin étonnamment vif qu'on éprouve à la mort de certains personnages. Elle nous explique pourquoi les récits des chasseurs de mammoth ont écrasé ceux des cueilleuses d'ainelles – car oui, de tout temps, on a présumé que la cueillette était féminine. Une conférence féministe sur la littérature qui a pris les oripeaux d'un enthousiasmant one-woman-show? Pas vraiment, bien que la réflexion de l'autrice de *l'Art de perdre* soit comme toute conférence authentique nourrie de références saillantes et avenantes. Tandis qu'on écoute Alice Zeniter nous répondre au téléphone, le vent souffle dans son jardin en Bretagne. On est à Paris, et il est possible qu'elle entende de son côté un jeu de ballon dehors rythmant nos questions. Notre conversation est-elle le début d'un récit? C'est précisément son sujet.

Sur scène, quel est le moment le plus difficile pour vous?

Je ne sais toujours pas quoi faire pendant les saluts. Je n'ai pas de feuille de route. Je me sens entre deux, démasquée, sortie de mon rôle mais pas encore retournée dans mon état habituel. Quand j'étais assistante à la mise en scène, on calait toujours un moment pour répéter les saluts. Etre seule change tout, on ne peut pas s'appuyer sur l'énergie, les regards, les sourires des autres comédiens.

C'est une pièce qui s'adresse très ouvertement à un public qu'on suppose jeune. Change-t-elle en fonction des lieux et des spectateurs?

Je suis une fille sans histoire a été créée juste avant la fermeture des lieux pouvant accueillir du public. J'ai commencé les représentations devant des visages masqués, dont je devinais les expressions, et j'ai été bouleversée de découvrir enfin les réactions des spectateurs sur des visages entiers. Je ne m'attendais pas à ce choc. J'aime beaucoup lorsqu'il y a dans la salle des scolaires. Les ados ont une manière propre de s'emparer à toute vitesse de ce qu'on leur propose, y compris d'un sujet aussi âpre que la narratologie. Dans le hall, après le spectacle, j'entends parfois des petits groupes qui discutent pour savoir s'ils ont déjà lu ou vu une œuvre sans résolution. Ça m'est très agréable de surprendre ces conversations.

On dit parfois qu'un texte (de théâtre) ne doit pas être pédagogique. Vous faites l'inverse et vous nous embarquez. N'avez-

vous pas craint d'être trop didactique?

Je ne suis pas dans la même situation que si, écrivant un roman, j'avais décidé qu'un personnage devait véhiculer mes idées. La pièce est conçue comme un moment où je partage à la fois mon amour des histoires et mes doutes à l'égard des formes qui se répètent, en produisant des hiérarchies et des valeurs dont il me semble très difficile de se dégager. Des femmes de ma génération m'ont fait remarquer le désespoir infini qu'il y a à considérer que je suis marquée au plus profond de moi-même par des récits où l'homme est tout-puissant et la femme enfermée dans la sphère domestique. Il n'existe pas de groupe témoin qui ne serait pas déformé par le récit du chasseur de mammoths! Je suis constituée à mon insu et de manière irratractable par ces histoires. Je ne serai jamais libérée de leurs effets. Des personnes plus jeunes peut-être peuvent l'être.

Pourriez-vous transmettre Je suis une fille sans histoire à une comédienne?

Quand on m'en a fait la proposition, j'ai été très surprise. Pourtant, cette femme que j'interprète est aussi une fiction. C'est une version améliorée de moi-même qui réussit constamment à s'exprimer. Est-ce qu'il faudrait que je récrive les parties autobiographiques en fonction de la comédienne qui choisirait de le jouer? Est-ce que j'accepterais de le faire? Je ne suis pas tout à fait au clair...

Philippe Caubère a continué à jouer Philippe Caubère sans transmettre son personnage...

La pièce qui me paraît la plus proche de ce que je propose est *Un faible degré d'originalité* d'Antoine Defoort. Elle présente énormément d'informations tout en maniant des affects puissants. Elle traite des droits d'auteur dont on peut supposer qu'ils sont une notion froide et abstraite. Mais la question le brûle et lui importe au point qu'il lui est impossible de ne pas en parler. Je comprends tout à fait cet état! **Avez-vous grandi dans une famille féministe?**

Pas ouvertement. Mes parents pensaient que les femmes étaient absolument les égales des hommes et que tous ceux qui empêcheraient les filles d'avoir les mêmes chances que les garçons devaient être combattus. Mais je n'ai pas été outillée pour faire face aux obstacles que les jeunes filles peuvent rencontrer, ne serait-ce que par des discussions où ils auraient été nommés. Ou encore en me donnant accès aux textes qui les désignent.

Ancienne élève à l'École normale supérieure, romancière... Votre parcours semble sans accroc. Avez-vous rencontré ces obstacles?

Je suis à la fois femme et fille d'immigrés. Ce que j'ai éprouvé assez banalement, c'est la peur panique d'être en situation d'imposture. J'ai ou j'avais une difficulté immense à prendre la parole dans un groupe de manière construite et forte. Tout, dans la manière dont j'avais été socialisée, me disait que je n'en avais pas le droit. Lors de mes premiers entretiens, j'étais par exemple incapable de refuser une question à côté de la plaque. Je mettais un temps fou à bricoler une réponse aimable, positive, alors que tout en moi hurlait. J'avais l'impression que j'avais déjà bien de la chance d'être publiée, de travailler comme dramaturge. Qu'il ne fallait pas, qu'en plus, je sois contrariante.

Recueilli par ANNE DIATKINE

JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE

de et avec ALICE ZENITER

Au Théâtre du Rond-Point (75008)

du 11 au 29 mai.

INTERVIEW STRAPON TIN

La romancière dirige également sa compagnie, L'Entente cordiale, écrit et joue du théâtre. Pour la première fois, elle est sur scène pour interroger le récit.

Alice Zeniter

Vous tournez actuellement dans votre premier spectacle en tant que comédienne⁽¹⁾.

Qu'avez-vous appris de vous et du théâtre dans cette expérience ?

Je ne sais pas si ce que je vis là peut être défini comme une expérience de comédienne. Au départ, ce n'en était pas une. Après une vingtaine de représentations, je crois que je m'en approche peu à peu. J'ai découvert la relance d'énergie, le travail sur les mouvements, sur les possibles de la voix, sa puissance, sa tonalité. J'ai écrit ce personnage comme s'il était une version augmentée de moi-même, plus réfléchi, plus articulée, sans le doute.

Pourquoi avez-vous ressenti ce besoin de vous extraire de la fiction pour parler de vous à la première personne dans cette pièce ?

Ce n'est pas tant un récit de moi-même qu'une mise en commun de savoirs que je voulais partager. Ceux dont je parle ici sont tous très forts pour moi, presque charnels. Ils sont beaux et je ne pouvais les partager qu'à la première personne. Ils m'ont émue. Et je ne suis sans doute pas la seule à avoir été touchée. C'est pour cela que je voulais les partager d'égal à égal, sans me poser comme celle qui entend éduquer les autres. Je souhaitais surtout parler du dehors de la fiction. Un roman, c'est trois ans de travail, mais cela ne reflète pas la réalité d'un travail d'écrivain dans sa continuité, avec ses doutes, ses impasses.

L'autrice de théâtre est-elle traversée par les mêmes thèmes, les mêmes questionnements que la romancière ? J'ai du mal à vous répondre. Je n'ai jamais pensé les choses comme cela. Souvent, une idée surgit et pour celle-ci, immédiatement, suit l'évidence du roman ou du théâtre.



SIMON GOSSELIN

Alice Zeniter dans *Je suis une fille sans histoires* (2020)

« AU
THÉÂTRE,
UNE FOLLE
INTENSITÉ »

Et puis, j'ai commencé par le théâtre, avant le roman. Il y a dans le théâtre une intensité folle dont je ne peux me départir. Le théâtre, c'est le cumul des savoirs des individus qui participent à un même projet. En cela, c'est très différent de la dimension démiurgique de l'écriture de romans. Le projet d'écrire me plaît, mais la pratique de l'écriture confronte son auteur à la solitude, à l'ennui, à des paliers que l'on n'est pas certain de franchir. J'aime le théâtre parce qu'il laisse de la place aux autres.

Après un seul en scène, des lectures théâtralisées et une création jeune public, avez-vous d'autres envies de théâtre ? J'aimerais beaucoup me confronter à un espace scénique et à une distribution de plus grand format. Je vais bientôt travailler à l'adaptation de *Martin Eden* de Jack London, dans une transposition contemporaine. Ce sera une pièce sur le monde prolétaire féminin. Je ferai une collecte de paroles auprès d'ouvrières, chez moi en Bretagne. Puis viendra une phase d'écriture, pour moi d'abord, puis collective, au plateau. Pour la première fois, je vais conduire deux projets de front : un roman et une pièce de théâtre. La raison en est simple, les deux ont surgi au même moment. Il n'y aura pas de priorité de l'un sur l'autre. Ici, aussi, le premier venu dans le désir d'écrire l'emportera sur l'autre. ♦ PROPOS RECUEILLIS PAR CYRILLE PLANSON

(1) *Je suis une fille sans histoires*, de et avec Alice Zeniter, du 11 au 29 mai au Théâtre du Rond-Point.



Spectacle

Femmes puissantes, en scène !

On ne va pas se raconter d'histoires, les femmes ont encore du pain sur les planches pour imposer leur voix dans le théâtre. Pour autant, les choses bougent, et depuis quelques années, une nouvelle génération d'autrices et de metteuses en scène talentueuses s'impose. Toute la saison, un florilège de voix fortes de femmes résonnent sur les scènes costarmoricaines, pour nous faire rire, réfléchir, et pourquoi pas faire bouger des choses en nous. Petit tour d'horizon de spectacles à ne pas manquer ces mois de mars et d'avril.

Un seul chiffre, glaçant. « 93 % des œuvres littéraires étudiées à l'école sont écrites par des hommes ». C'est ce que rappelait en septembre dernier l'artiste Sophie Degano, lors de la présentation de son exposition *Grâce à elles* à l'Hôtel du Département, avant de constater que « la plupart de nos références et modèles sont masculins ». C'est cette invisibilité des femmes dans l'Histoire qui l'avait poussée à les remettre sur le devant de la scène, à travers des portraits gravés, histoire de leur redonner vie, « car sans passé, comment se construire un avenir ? »

Cette (non) place accordée aux personnages féminins dans ces histoires qu'on se raconte depuis la nuit des temps, c'est no-

tamment ce que questionne la brillante Alice Zeniter dans son spectacle *Je suis une fille sans histoire*, qu'elle jouera à La Passerelle, à Saint-Brieuc, les 20 et 21 avril. « Une bonne histoire, aujourd'hui encore, c'est souvent l'histoire d'un mec qui fait des trucs. Et si ça peut être un peu violent, si ça peut inclure de la viande, une carabine et des lances, c'est mieux... ». Le temps d'une conférence-spectacle aussi drôle qu'érudite, la Costarmoricaine nous raconte les rouages de la fabrique des histoires et le pouvoir de la fiction. Et, ce faisant, déconstruit le modèle du héros, en révélant la manière dont on façonne les grands récits depuis l'Antiquité, ces récits dont nous sommes pétris et qui nous ont construits.

◀ Alice Zeniter sera sur la scène de La Passerelle les 20 et 21 avril, avec son spectacle *Je suis une fille sans histoire*.



▲ *De la disparition des larmes*, mis en scène et joué par Léna Paugam, à voir le 10 mars au Théâtre du Champ-au-Roy à Guingamp.

« Une bonne histoire, aujourd'hui encore, c'est souvent l'histoire d'un mec qui fait des trucs »

Des modèles pour se construire

Les figures que l'on choisit pour se construire, c'est tout le sujet du spectacle *Mes nuits avec Patti*, de la Compagnie La Volige, de Nicolas Bonneau. Fanny Chériaux, alias Fannytastic, y raconte le choc qu'elle éprouve lorsque, adolescente, elle découvre Patti Smith, devenue pour elle « un modèle d'émancipation, d'intégrité artistique, de force intérieure ». Dans ce récit-concert qu'elle jouera le 10 mars au Sillon à Pleubian, l'artiste se met dans les pas de son modèle avec sa voix hors norme, qu'elle accompagne au piano et à l'accordéon, pour dire ce que c'est qu'être artiste et femme, les forces et les difficultés que cela suscite.

Une semaine plus tôt, le 3 mars, direction le sud de la France, avec *Le rouge éternel des coquelicots*, mis en scène par François Cervantès, qui sera présenté à La Ville-Robert à Pordic. La comédienne Catherine Germain donne à entendre la voix de Latifa,

dont les parents sont arrivés dans les quartiers Nord de Marseille dans les années 1950, et qui y tient un snack. Le metteur en scène revient sur l'origine du spectacle : « J'allais manger chez Latifa, et nous avons commencé à nous parler. J'étais impressionné par la puissance de son amour pour sa famille, pour ce quartier, pour cette enfance qu'elle a vécue là ». Une rencontre déterminante, qui lui a donné l'envie que « Latifa, par la parole, aille à la rencontre de ceux qui vivent ailleurs ».

Autre trajectoire sur fond d'intégration, avec la pétillante Roukiata Ouedraogo, qui nous racontera avec énergie et autodérision son long parcours, riche en péripéties et en couleurs, dans son spectacle *Je demande la route*, le 5 mars au Sillon à Pleubian. « Dans un juste mélange de drôlerie et de bienveillance, elle plonge le public dans des moments de vie truculents, des faubourgs de Ouagadougou au quartier Château-Rouge à Paris. Sans cynisme ni cliché », relate le journal Le Monde.

Plongée au cœur de l'intime féminin

Le 10 mars au Théâtre du Champ-au-Roy à Guingamp, nous plongerons dans les méandres de nos cœurs avec le spectacle *De la disparition des larmes*, mis en

scène et joué par la talentueuse Léna Paugam. Depuis la tour de banlieue où elle habite, immobile depuis vingt ans, restée là à attendre celui qui est parti, une femme de 35 ans occupe ses journées avec les vieux de son immeuble, collectionne des phrases, regarde des vidéos zéro vue sur YouTube, et médite chaque jour sur ce qui reste et ce qu'on oublie.

Un portrait sensible d'une femme qui, à la suite d'un drame, perd la faculté de pleurer.

Les difficultés de la vie, les héroïnes déjantées de *La Galette des reines* sont bien décidées à s'asseoir dessus. Issu de reportages audio tirés de la vraie vie, ce spectacle de Camille Kerdellant et Rozenn Fournier donne la parole à des femmes hors des clous : une jeune cleptomane qui joue à cache-cache avec des vigiles dans un supermarché, deux ex-toxicos à la retraite qui boivent le thé

franchise, réalisme et audace, Didier Guyon met en scène des paroles authentiques, brutes, drôles ou tragiques, qui montrent là aussi une incroyable énergie de vie, malgré les obstacles rencontrés.

« Des moments de vie truculents »

Place à l'humour avec **Nora Hamzawi**. Souvent acide et toujours drôle, la comédienne débarque à Pleubian le jeudi 28 avril pour épingleur notre époque et dégainer ses interrogations de jeune femme surprise d'être déjà trentenaire. Maternité, crises de couple, épanouissement sexuel... Que ce soit dans ses chroniques sur France Inter ou dans ses spectacles, l'humoriste dresse un portrait-robot décapant de ses névroses. Une voix forte, tout



▲ Le parcours de Roukiata Ouedraogo du Burkina Faso aux scènes parisiennes, sur la scène du Sillon le 5 mars à Pleubian.

en vantant les mérites du crack comme source de jouvence... Un spectacle cash et piquant, qui questionne dans la joie notre morale, nos certitudes et nos choix, à voir le 24 mars à l'espace Victor-Hugo de Ploufragan.

Pas de fard ni de tabou non plus avec *L'origine du monde*, de la Compagnie Fiat Lux, qui sera présenté le 2 avril au Sémaphore à Trébeurden. Ce spectacle nous invite à entendre les témoignages d'une cinquantaine de femmes, pour une plongée en apnée au cœur de l'intime féminin. Avec

comme celles de toutes ces femmes qui empoigneront les scènes costarmoricaines, avec un besoin urgent de dire leurs joies, leurs colères, leurs doutes et notre monde. ◀ **Stéphanie Prémel**

► Nos spectacles coup de cœur : cotesdarmor.fr/nos-spectacles-coups-de-coeur

Retrouvez l'interview complète d'Alice Zeniter

► SUR cotesdarmor.fr/mag185 ou scannez le QR Code p. 2

CULTURE/ SCÈNES



Seule sur un plateau jonché de feuilles, Alice Zeniter nous entraîne dans les méandres les plus intimes de l'écriture. PHOTO SIMON GOESSELIN

L'écrivaine Alice Zeniter dans l'exercice de ses fictions

La romancière a conçu à la Comédie de Valence «Je suis une fille sans histoire», courte pièce itinérante où elle explore, seule en scène, tous les ressorts de la narration.

On est à la Fabrique, une ancienne porcherie réhabilitée en petite salle de 120 places, l'un des trois lieux de la Comédie de Valence, à l'orée d'un bois, au bord d'une autoroute dont on entend la rumeur continue lorsqu'on s'y promène avant une représentation. Ce pourrait être le début d'un récit, et montrer comment on est tous en permanence traversés par une multitude d'embryons de fictions sans qu'on n'y prenne garde est l'un des sujets de *Je suis une fille sans histoire*, écrit et joué par Alice

Zeniter. L'écrivaine entre en scène, elle nous remercie d'être venus, et se présente rapidement : «*Je suis Alice Zeniter, je suis romancière, et pendant une heure et quart, je vais vous parler du récit.*» Avec une pointe d'étonnement, on pense qu'on va assister à une conférence, et on a raison. *Je suis une fille sans histoire* est bien un cours palpitant et ultrapédagogique sur la narration, et ce qui différencie une bonne histoire d'un récit qui tombe des mains, selon des critères quasi inchangés depuis plusieurs milliers de siècles, c'est-à-dire Aristote. Mais on a aussi tout à fait tort : si l'actrice sur scène ne se livre pas à l'interprétation d'un personnage, elle s'emploie à être elle-même dans une version grossie et exagérée de sa personne, une Alice Zeniter qui nous entraîne dans les méandres les plus intimes de l'écriture – en s'exposant à la première personne, ce qu'elle ne ferait pas si elle était

conférencière, soumise à la troléme personne du singulier.

Orteils. On n'est pas au Stade de France, ni devant Mick Jagger, mais l'énergie avec laquelle l'écrivaine embarque son auditoire peut donner le sentiment d'assister à un concert des Rolling Stones qui ne souffrirait d'aucune fatigue de l'âge et chercheraient à nouer une relation avec chaque spectateur pris dans sa singularité. Pendant son court show, donc, Alice Zeniter nous fait participer à l'atelier d'écriture d'Aristote et comprendre la différence entre une métalepse et une idée affectante. Un tapis de feuilles volantes blanches recouvre le plateau, et un igloo, lui aussi constitué de feuilles, matérialise, dans sa fragilité, le seul refuge possible lorsque l'inspiration fonde, que les mots s'échappent et qu'il ne reste qu'à disparaître sous l'amas de feuilles. Pourquoi pleure-t-on quand un per-

sonnage fictif est tué ? Pourquoi est-il si difficile pour un écrivain – à moins d'avoir la bonne excuse de mourir en cours d'écriture, comme Bolaño avec *2666* – d'abandonner une intrigue en son milieu ? Est-ce que les journalistes obéissent sans le savoir aux règles édictées dans *la Poétique* lorsqu'ils s'attellent à des portraits de Macron ou de Hollande ? Existe-t-il, dans l'histoire de la littérature, une héroïne dont la vie ne puisse pas être résumée par : «*C'est une femme mariée qui tombe amoureuse d'un autre homme et qui se jette sous un train*», «*s'empolonne, ou résiste à sa passion en entrant au couvent*» ? Le corps exhibé-t-il tout en les dissimulant une floraison de récits qui ne demandent qu'à être déchiffrés ? Et à ce moment précis, Alice Zeniter grimpe sur une table, dénoue ses chaussures, pour se livrer à une analyse sémiologique de ses orteils dans un exercice de géographie corporelle qui prouve,

exemples à l'appui, comment le corps crypte le passé. *Je suis une fille sans histoire* écarte donc un titre fictionnel – car les gens sans histoire, conclura-t-elle, ça n'existe pas.

Buffet. Le seul ennemi, pour cette pièce qui s'adresse à tous, de 15 à 95 ans, c'est le vent, puisque les feuilles derrière lesquelles sont inscrits des noms ne sont pas fixées. Impossible donc de la jouer dans un champ. Elle est cependant amenée à voyager, jusqu'à deux heures de route de Valence, dans des villages de la Drôme et de l'Ardèche, mais aussi dans n'importe quelle salle de classe, grâce à la scénographie mobile, légère, pratique et graphique du metteur en scène et auteur Marc Lainé, nommé il y a peu à la tête de la Comédie de Valence, où Zeniter est artiste associée. Il est formidable qu'une écrivaine, ex-prof, qui a vendu 600 000 exemplaires de *l'Art de perdre*, choisisse finalement de prendre la route avec sa compagne pour une première vraie expérience de comédienne, où elle s'attaque, joyeusement, à ce qui la passionne et la (pré) occupe constamment. L'itinérance est à la mode. Suite logique de la décentralisation, c'est le théâtre qui se déplace et essaime chez les gens. La particularité de la Comédie de Valence, qui produit le spectacle d'Alice Zeniter, est que le label «*centre dramatique national*» lui a été accordé il y a dix-neuf ans sur la base de ces petites formes voyageuses conçues par l'acteur et metteur en scène Philippe Delalgue, rejoint par Christophe Perton. La compatibilité du théâtre itinérant avec l'épidémie actuelle est souvent louée. En pratique, elle semble fortement contrariée. Tout l'intérêt des déplacements en grande ruralité est la rencontre avec les spectateurs qui organisent fêtes, discussions, buffet, après la représentation, ce qui est actuellement impossible. Marc Lainé, dont la Comédie coproduit également l'itinérante *Vie invisible* de Lorraine de Sagazan et Guillaume Polx jusqu'au 16 octobre, compte bien développer des projets plus musicaux et plastiques In situ, qui dialoguent avec les paysages de l'Ardèche et de la Drôme.

ANNE DIATKINE

JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE écrit et joué par ALICE ZENITER. A la Scène nationale 61 d'Alençon (61) les 14 et 15 octobre, au Grand R de La Rochesur-Yon (85) le 17 février 2021, à la Comédie itinérante de la Comédie de Valence du 24 février au 26 mars, au Théâtre du Rond-Point (75008) du 30 mars au 11 avril, à la Passerelle de Saint-Brieuc (22) les 21 et 22 avril.



Réserver : les spectacles à ne pas manquer cette semaine !

(...)

Je suis une fille sans histoire, texte et jeu Alice Zeniter

L'écriture et le théâtre, depuis toujours, Alice Zeniter conjugue les deux. Elle vient de publier un roman, Comme un empire dans un empire, et crée à la Comédie de Valence, du 6 au 10 octobre, Je suis une fille sans histoire, dont elle est l'autrice et l'interprète. Un seule en scène qui s'interroge sur la fabrique des histoires, envisagé à l'aide du regard extérieur du circassien Matthieu Gary. "Tout ce que nous exprimons de notre connaissance du monde est médié par le langage et par une mise en récit. En d'autres termes, chaque fois que nous essayons d'exprimer quelque chose, nous racontons des histoires..." Sous forme de conférence sur la narratologie, Alice Zeniter nous fait part de ses questionnements sur la différence entre la fiction et le mensonge et sur la nécessité de l'émergence de nouvelles formes de récit.

L'aventure invisible, mise en scène Marcus Lindeen

Le metteur en scène et cinéaste suédois Marcus Lindeen nous invite dans L'aventure invisible à suivre le parcours de trois personnes dont le cours de la vie a bifurqué au point de les obliger à "repenser les fondements de leur identité". Une scientifique victime d'un AVC qui lui fait perdre la mémoire, un homme qui reçut la première greffe totale du visage et une cinéaste qui revisite l'œuvre photographique de l'artiste queer Claude Cahun. Autant d'expériences qui permettent d'interroger de concert la recherche en science et dans l'art. A voir du 10 au 17 octobre, festival d'Automne à Paris au T2G à Gennevilliers.

Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis

Annulées en mai dernier, les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis se déroulent finalement du 13 octobre au 12 décembre dans neuf lieux partenaires. Douze chorégraphes sont au programme, avec notamment cinq créations signées Julie Nioche, Smaïl Kanouté, Maxence Rey, Marco D'Agostin et Pol Pi. L'international, pour cette édition, est peut-être réduit mais bel et bien là avec les premières en France de Lara Barsacq (France/Belgique), Zebradans (Suède) et Ula Sicke (Canada/Pologne/Belgique). Sans oublier les spectacles de Youness Aboulakoul, Meytal Blanaru, Cassiel Gaube et Benjamin Kahn. Autant dire, un superbe éventail de découvertes.

(...)

à partir du
6
Oct.

JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE

Comédie de Valence
et tournée

Alice Zeniter

Les œuvres des autres

Aussitôt après la publication de son nouveau roman *Comme un empire dans un empire*, l'autrice de *L'Art de perdre* passe au théâtre, qu'elle a toujours pratiqué comme assistante et actrice (avec Brigitte Jaque-Wajman, Julie Bérès...) et joue elle-même sa pièce, *Je suis une fille sans histoire*.



Théâtral magazine : Que représente pour vous cette double activité littéraire et théâtrale ?

Alice Zeniter : Le théâtre peut être vu comme une activité plus complexe, car on suit plusieurs participations à la fois, et plus simple et plus rapide. Quand quelque chose bloque, ce n'est pas à soi seul de trouver la solution. La dynamique collective peut être un soulagement.

Comment est né le projet de *Je suis une fille sans histoire* ?

J'avais envie de faire quelque chose qui aurait la forme d'une **conférence sur les œuvres littéraires, la narration, l'histoire des textes, la forme des récits**. Je suis une universitaire et une autrice. Dans les colloques,

on n'a pas de corps, pas de première personne. Je voulais travailler à la première personne et aussi intégrer des obsessions personnelles. J'étais prête à partir avec un texte très simple et ma valise. Marc Lainé m'a demandé de prendre mon temps et d'aller plus loin dans la forme théâtrale. J'ai développé ce que j'avais écrit mais le texte sera définitif après les répétitions et la rencontre avec le public. La metteuse en scène que je suis ne respecte pas l'autrice que je suis aussi !

Comment se déroule votre texte ?

Beaucoup de grandes œuvres sont convoquées. Des classiques. *Sherlock Holmes*, avec qui j'ai un rapport très particulier. *Harry Pot-*

ter aussi, car, quand on s'adresse au public, il faut tenir compte des œuvres qui ont eu un lectorat considérable... Mais je vais au-delà de la littérature en parlant de la façon dont les journalistes et les scénaristes construisent leurs textes. Quant au titre, à chacun de voir ce qu'il sous-entend.

Vous avez pris comme "regard extérieur" un artiste qui fait du cirque, Matthieu Gary.

Matthieu Gary fait des spectacles de cirque qui incluent la gravité, la recherche théorique. Nous ne travaillons pas de manière circassienne. Il est, pour moi, un spectateur professionnel. Il me corrige, me reprend. On corrige ensemble mes blagues. Et c'est hyper-complicé, les blagues de sémiologie !

Vous êtes seule en scène. C'est, pour vous, une expérience inédite ? Marc Lainé a imaginé l'espace où vous évoluez.

Le décor de Marc Lainé est un entassement de papiers froissés, une banquise, un paysage hivernal. Au milieu, il y a un bureau et une chaise qui ressemblent à mon espace personnel. Je ne crois pas qu'en jouant, je m'y sentirais seule. Je suis dans le partage avec le public. Je verrai les visages des gens, je verrai s'ils suivent ce que je dis. Et je ne serai pas seule dans mon esprit : les œuvres dont je parle sont dans ma tête, avec moi.

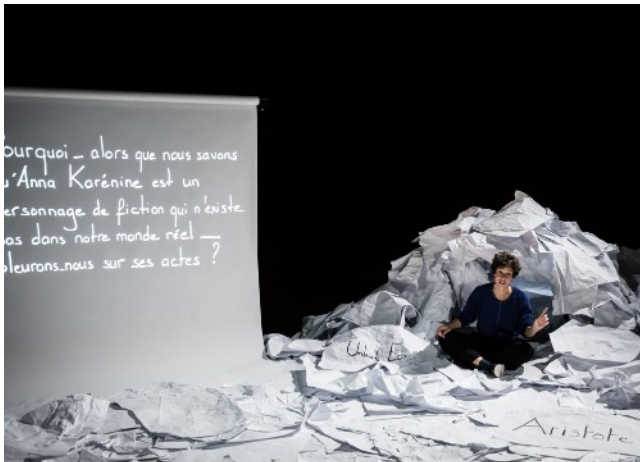
Propos recueillis par
Gilles Costaz

■ *Je suis une fille sans histoire*, de et avec Alice Zeniter. Comédie de Valence, place Charles-Huguenel 26000 Valence, 04 75 78 41 70, du 6 au 10/10. Puis en tournée.

Lorraine de Sagazan et Alice Zeniter: ça Valence pas mal

12 OCT. 2020 PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

L'une met en scène, l'autre écrit et joue, les deux font partie de l'ensemble artistique mis en place par Marc Lainé, le nouveau directeur du CDN Drôme – Ardèche, la Comédie de Valence. Chacune signe un spectacle hybride qui sillonnera les villages et bourgades de la région.



Scène de «Je suis une fille sans histoire» © Simon Gosselin



Scène de «La vie invisible» © Christophe Raynaud de Lage

Les spectacles de Marc Lainé nous ont habitué à sa façon de flirter avec plusieurs arts en même temps et c'est ce qu'il développe dans « l'ensemble » de douze artistes réunis autour de lui et présentés dans un tableau, une constellation d'étoiles qui s'éclairent mutuellement. Au centre, la bouille à lunettes de Marc Lainé, assurément la plus âgée de toutes, et autour de lui : Bertrand Belin, Stephan Zimmerli, Silvia Costa, Neo Nec, Eric Minh Cuong Castaing, Cyril Teste, Alice Diop, Marie Sophie Ferdane, Lorraine de Sagazan, Tunde Deak, Penda Diouf et Alice Zeniter. Soient des cheminements qui traversent la musique, les arts visuels, la danse et les arts du mouvement, l'art numérique, le cinéma, le jeu et la performance,

la mise en scène et l'écriture. La plupart des artistes ne se résumant pas à un seul art ni à une seule catégorie. Hybride apparaît comme un maître mot de cette aventure naissante. Air du temps ?

C'est aussi ce qui définit la jeune compagnie Animal architecte réunissant l'actrice et metteuse en scène Camille Dagen et la scénographe Emma Depoid. Elles revendiquent « un goût affirmé pour le montage, la juxtaposition, voire le coq-à-l'âne – le refus de travailler selon des catégories, y compris esthétiques – le désir de faire varier les configurations », bref une « tentative d'élaborer au présent un art hybride, à la fois sensible et intelligent, intuitif et rigoureux », en commun donc à ces aventures. Ici un CDN, là une jeune compagnie. Une exhalation de l'hybridation, du métissage qui s'oppose à l'hypertrophie des catégories exclusives, genre : noir c'est noir et blanc c'est blanc.

A Valence, Marc Lainé veut donner corps à « un lieu de création transdisciplinaire » via « un ensemble artistique d'horizons complémentaires ». A cela s'ajoute le choix chaque année d'une compagnie régionale et d'« un chorégraphe emblématique dont le travail déborde le strict champ chorégraphique ». Projet ambitieux dont la visibilité sera accrue dès lors que les travaux en cours à la Comédie seront achevés.

Par ailleurs, loin de faire table rase de l'histoire de la Comédie de Valence, Marc Lainé reprend à son compte, en souhaitant la développer et la diversifier, une aventure que se sont refilée ses prédécesseurs comme un trésor de guerre : « la Comédie itinérante » mise en place naguère par Philippe Delaigue. Soient des spectacles ne nécessitant pas une installation complexe ni une lourde équipe et qui vont de village en village dans la Drôme et l'Ardèche, recevant un accueil toujours curieux et chaleureux d'un public devenu fidèle au fil des années, mais trop éloigné de Valence pour aller régulièrement au théâtre en ville, ce dernier venant donc à lui. C'est le cas des deux spectacles qui ouvrent cette saison.

Alice Zeniter nous raconte des histoires

Alice Zeniter a conçu, écrit et interprète seule *Je suis une fille sans histoire*, joli titre qui ne va pas sans malice car Zeniter est, à elle toute seule, un atelier à histoires comme le prouvent tous ses romans. Pour pour n'en citer qu'un, citons *L'Art de perdre* (qui a reçu le Goncourt des lycéens et le prix littéraire du Monde en 2017). Le roman raconte l'histoire noueuse de sa famille sur trois générations. Une multitude d'histoires et de personnages, tous attachants depuis le grand-père Ali (un montagnard kabyle aux lourds silences, devenu harki), jusqu'à sa petite-fille Naïma, née en France et venant pour la première fois en Algérie, un pays où « les bruissements de l'arabe » sont « familiers à son oreille sans qu'elle puisse pourtant en saisir le sens », en passant par Hamid, le fils d'Ali, arrivé en France en 1962 dans un camp de transit. Dans le prologue à ce livre, Alice Zeniter s'interroge : « si j'écrivais l'histoire de Naïma, cela ne commencerait pas par l'Algérie. Elle naît en Normandie. c'est de ça qu'il faudrait parler ». Pas si simple. Car « si l'on croit Naïma, l'Algérie a toujours été là, quelque part ». Alors à vingt-neuf ans, il lui faudra faire le voyage, en ferry bien sûr, « pour que le pays ressurgisse du silence ». Et c'est pourquoi Alice Zeniter est une fille pleine d'histoires.

Passée par l'École normale supérieure, elle a bifurqué vers le théâtre et l'écriture. Elle fait ses premières armes au Théâtre de Vanves sous la houlette de José Alfaro (bonjour José, comment vas-tu ?), devient dramaturge de metteuses en scène allant de Brigitte Jaques-Wajeman à Julie Bérès, publie des romans comme *Sombre dimanche* (prix du livre Inter 2013) et récemment *Comme un empire dans un empire* (Flammarion).

La voici de retour au théâtre (après *Quand viendra la vague*, une pièce publiée à L'Arche l'an dernier), et dans les grandes largeurs, comme disait Henri Calet, puisqu'elle se présente seule en scène et parle en son nom dans *Je suis une fille sans histoire*. Confession ? Conférence ? Monologue ? Cours magistral ? Un peu de tout, un tressage hybride, vous dis-je. Le public est tour à tour un confident, un élève sommé de répondre, un spectateur ébahi de voir une actrice parler en se déchaussant de ses orteils, et, le plus souvent, un auditeur attentif d'une conférence décalée. La feuille de salle est un délice : elle ne parle pas du spectacle, mais des passages du texte qui ont été coupés, en particulier celui des doudous. C'est-à-dire les premiers personnages de fictions que rencontre l'enfant.

Trente ans et des poussières plus tard, Alice Zeniter, zappant ses doudous, nous raconte ses autres amours de fictions : pourquoi elle est tombée raide amoureuse d'Anjolras (le copain de Marius qui meurt sur une barricade dans *Les Misérables*), et pourquoi les amours et le suicide d'Anna Karénine l'agacent. « Vous avez déjà pleuré sur la mort d'un personnage de fiction ? » nous demande-t-elle en évoquant un article d'Umberto Eco. Tour à tour romancière et conférencière – l'actrice fait la navette –, elle nous régale le cerveau de « narratologie » et de « sémiologie » dont la soirée s'annonce comme devant être « un cours d'initiation » (ravivant au passage, chez certains spectateurs, les souvenirs quasi proustiens de la défunte (?) revue *Communications* dont Roland Barthes dirigea quelques numéros) avec, à l'appui, plusieurs schémas explicatifs dessinés au tableau sur lequel sont également projetées différentes citations, la première étant due à Umberto Eco, une des sources récurrentes de la conférence-spectacle, une autre étant l'incontournable *Poétique d'Aristote*, ouvrage étudié par Zeniter lors de ses études théâtrales et au programme du concours lorsqu'elle préparait Normal Sup, nous raconte-t-elle.

Comme c'était à espérer et à prévoir, la romancière et la conférencière, main dans la main, dénoncent la prédominance des héros de fictions mâles depuis que les récits de chasseurs ont écrasé de leur arrogance les humbles récits des cueilleuses (faisant référence à *La Théorie de la fiction-panier* de la proluxe Ursula K. Le Guin). C'est gai et érudit à la fois, sérieux et loufoque, blanc et noir, hybride, vous dis-je. Comme le décor : sur le côté droit, une docte table de conférencière avec sa chaise et son thermos, et à gauche, le tableau. Entre les deux, un amas de feuilles blanches grand format, certaines portant au revers un nom que Zeniter nous donne à voir, l'amas de feuilles blanches constituant une sorte d'igloo, la caverne rêvée de l'écrivaine et/ou de la conférencière narratologue. Vous ne repartirez pas les mains vides. Alice Zeniter vous fait cadeau d'un joli mot du genre féminin : la métalepse. C'est presque aussi beau que le mot masculin palimpseste mais cela n'a rien à voir. C'est l'histoire d'un.e intrus.e ou, si vous préférez, d'un.e invité.e surprise, je ne vous en dis pas plus.

Lorraine de Sagazan et ce que voient les non-voyants

Autre artiste de la galaxie de la Comédie de Valence, pour *La Vie invisible*, Lorraine de Sagazan retrouve Guillaume Poix avec lequel elle avait collaboré pour *L'Absence de père* d'après Platonov de Tchekhov (lire ici), spectacle qui, comme les précédents, interrogeait non seulement une œuvre mais, tout autant, la position du spectateur. Cette fois, c'est le spectateur qui est le point de départ de *La Vie invisible*: comment un non-voyant voit un spectacle ? Et comment raconter ça ?

Sans le savoir, ni s'être concertées, Alice Zeniter et Lorraine de Sagazan se rejoignent au bord d'une même rivière, d'un questionnement proche. Lorraine de Sagazan et son équipe se sont appuyées sur les témoignages d'un groupe de spectateurs non-voyants, habitués à venir au théâtre voir des spectacles sans les voir mais tout en les voyant comme « voient » les aveugles.

Le spectacle s'est finalement focalisé sur le témoignage de Thierry Sabatier jusqu'à ce que Lorraine de Sagazan lui propose de franchir le Rubicon. C'est lui, le premier, qui apparaît sur le plateau avec sa canne et nous parle : « Bonjour, je m'appelle Thierry, j'ai 55 ans, j'habite à Valence dans la Drôme et je suis non-voyant. » Il ne l'a pas toujours été. Et les circonstances de l'accident qui l'ont conduit à perdre la vue ne sont pas anodines. Mais avant d'en venir là, Thierry nous raconte une histoire, une histoire de théâtre. Un souvenir qui l'a beaucoup marqué, une scène dont il se souvient précisément, sans pour autant se souvenir du nom de la pièce, ni celui de l'auteur, ni ceux des personnages, des acteurs, de la personne qui les a mis en scène. Rien, sauf la scène d'un couple, un homme et une femme qui s'affrontent à propos d'un enfant et d'un accident arrivé à ce dernier. N'en disons pas plus.

Peu importe que l'on reconnaisse ou pas la pièce. Car, peu à peu, la fiction, interprétée par un acteur et une actrice, réanime des souvenirs enfouis de Thierry, une phrase de son père, un père parti, qu'il n'avait jamais voulu revoir même après la mort de la mère, à cause du mal qu'il leur avait fait. Il a, cependant, récupéré chez lui après son décès une boîte sur laquelle était écrit : « à brûler si jamais ». Une boîte pleine de lettres. Adressées à la mère de Thierry et jamais envoyées. Est-ce la fiction qui rattrape la réalité, une fois de plus, ou la réalité qui fait le lit de la fiction ? Thierry Sabatier est-il le fils de ce père ou bien l'arrière-rejeton de Tirésias ? L'acteur Romain Cottard (habitué de spectacles de Lorraine de Sagazan et collaborateur artistique et dramaturge du spectacle écrit par Guillaume Poix) lira une de ces lettres à l'actrice Chloé Olivières sous le regard de Thierry Sabatier. Une fin vertigineuse qui se conclut par ces mots (d'auteur) que met Guillaume Poix dans la bouche du non-voyant Thierry adressés à celle qui est à deux pas de lui : « Chloé, est-ce que je peux te regarder ? »

Je suis une fille sans histoire : après la création à la Fabrique de Valence du 6 au 10 oct, le spectacle se donnera les 14 et 15 à la Scène nationale d'Alençon. L'année prochaine, après le Grand R de la Roche-sur-Yon le 17 fév, le spectacle partira en tournée itinérante en Drôme-Ardèche du 24 fév à la fin mars avant de venir à Paris au Théâtre du Rond-Point du 30 mars au 11 avril puis à la Passerelle de Saint-Brieuc les 21 et 22 avril.

La Vie invisible, dans différents villages de Drôme-Ardèche, jusqu'au 16 oct, puis du 2 au 13 mars au Théâtre de la Ville à Paris et du 16 au 20 mars au Théâtre des deux rives, CDN de Normandie-Rouen.

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

L'AUTEUR

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

journaliste, écrivain, conseiller artistique



Alice Zeniter par Alice Zeniter

Seule en scène dans son propre rôle, la romancière et metteuse en scène fournit les armes nécessaires pour déconstruire le pouvoir du récit. Une conférence enlevée et réjouissante.



Scène de «Je suis une fille sans histoire» © Simon Gosselin

Et si, finalement, nos vies n'étaient que d'immenses récits ? Des empilements de matériaux textuels, venus parfois de loin, sur lesquels, sans le savoir, nous nous retrouverions aujourd'hui juchés ; desquels, pis, nous serions constitués, biographiquement, intellectuellement, voire intimement. **Point de départ de la conférence théâtrale qu'a conçue et écrite Alice Zeniter, le constat a de quoi faire chanceler. Seule en scène dans son propre rôle, celui d'une romancière, normalienne, qui voudrait s'affranchir de la toute-puissance du récit, elle ne se contente pas d'ausculter le fameux « Il était une fois », de décortiquer le pouvoir des contes ou de la fiction.** Elle tente plutôt de fournir à tout un chacun les armes nécessaires pour comprendre les implications des mises en récit, passées et présentes, culturelles et politiques, dans sa vie.

Pour cela, l'autrice de *Juste avant l'oubli*, *L'Art de perdre* et *Comme un empire dans un empire* ne recule devant aucune audace conceptuelle. Telle une Barthes de notre temps, elle convoque les bases de la narratologie et de la sémiologie, qu'elle sort de leur tour d'ivoire universitaire pour les mettre à la portée de tous. La voilà, alors, qui tance la Poétique d'Aristote, explique le test de Bechdel, s'émerveille devant *Quelques commentaires sur les personnages de fiction* d'Umberto Eco, se plonge dans les analyses préhistoriques d'Ursula Le Guin ou rend limpide – et c'est une gageure – la théorie des machines affectantes de Frédéric Lordon. Le tout saupoudré d'outils d'analyse littéraire comme le triangle sémantique ou le schéma narratif. Ainsi condensé, l'exercice pourrait donner l'impression d'un cours de prépa lettres accéléré, réservé à un petit club d'initiés.

A l'épreuve des planches, et c'est là le tour de force d'Alice Zeniter, il n'en est rien. **Grâce à une capacité pédagogique remarquable, elle réussit à tenir sa ligne de crête, à ne jamais tomber d'un côté ou de l'autre du ravin, dans le précipice de la vulgarisation simplificatrice ou de la leçon magistrale élitiste.** Loin d'une sémiologie ou d'une narratologie « pour les nuls », elle vogue d'Anna Karénine à Superman, de Frodon à Macron, avec, toujours, et sans didactisme, la volonté de raccrocher tout le monde aux wagons. Plutôt que de suivre une logique descendante, surplombante, et donc méprisante, son texte, habilement construit, part du vécu, du terrain, de l'expérience pour emmener ses auditeurs, progressivement et sans qu'ils s'en aperçoivent vraiment, dans des sphères intellectuelles qui pouvaient leur sembler, de prime abord, inaccessibles.

Surtout, elle ne déconstruit pas pour son bon plaisir littéraire le pouvoir du récit, mais révèle son caractère politique, aussi incontournable que perfide, capable d'effacer l'entourage du héros (ces chasseurs qui ont fait oublier les cueilleurs), d'ériger la femme en faire-valoir de l'homme ou de transformer la question de la dette publique en problème qui affole les foules. **Même si elle mériterait d'être, sur sa fin, resserrée, la partition textuelle profite aussi de la présence d'Alice Zeniter.** Au milieu de ces feuilles de papier froissées qui la constituent autant que l'igloo qu'elle habite, elle fait montre d'humour et d'auto-dérision, d'espièglerie tendre et d'ironie mordante, qui lui permettent de se départir des habits des traditionnels conférenciers, un peu barbants, pour rejoindre le club de ceux, tel Frédéric Ferrer, capables de faire vibrer la pensée.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr



Le cours magistral d'Alice Zeniter sur l'art du récit

Publié le 10 octobre 2020

A la Comédie de Valence, Alice Zeniter questionne l'importance de la fiction par rapport au réel dans un seul-en-scène drôle et singulier. Entre monologue, confession intime et dissertation éclairée, la romancière et dramaturge s'amuse des mots, des idées et mène une réflexion fulgurante sur la force du récit dans nos quotidiens.

Cheveux, bruns bouclés, coupés courts, tenue ample, **Alice Zeniter** entre sur scène comme elle entrerait dans un amphithéâtre. Fine, elle sait tout de suite captiver l'attention de son auditoire. Elle parle d'elle, de son métier, de sa passion. Ce qu'elle préfère ce sont les mots, les histoires, les récits. Elle s'y plonge avec gourmandise. A 34 ans, elle a déjà publié sept romans, obtenu plusieurs prix littéraires. Sa curiosité, son goût de la perfection, de l'apprentissage, la poussent à creuser, à chercher d'où vient cet intérêt commun pour la fiction, et comment en désacraliser la puissance évocatrice et émotionnelle.

Le récit plus fort que le réel

S'appuyant sur les écrits de la romancière américaine **Ursula Le Guin**, l'érudit italien **Umberto Eco**, les philosophes **Aristote** et **Frédéric Lordon**, elle



construit une thèse drôle autant que savante, s'amuse à entremêler ses réflexions les histoires de Superman, de Jon Snow, sans oublier de mentionner son « crush » secret pour Enjolras, un des personnages des *Misérables* de **Victor Hugo**. Déconstruisant la magie du récit pour mieux la réinventer, **Alice Zeniter** explique comment les cueilleurs de la préhistoire, aux histoires ennuyeuses, se sont fait voler la vedette par les chasseurs aux vies plus palpitantes.

Le public pour témoin

Choissant la forme directe en s'adressant directement aux spectateurs, la romancière invite à surfer sur le flot foisonnant de ses pensées. L'écrivaine se confesse, se livre avec beaucoup d'autodérision. Elle a le sens du rythme, du suspense. **Alice Zeniter** joue avec les mots, les récits, se délecte de leur puissance romanesque. Tour à tour professeur, amie, auteure, elle multiplie les styles, les tons, attrape l'attention pour le plus grand plaisir de tous.

Entre réalité et onirisme

Dans le décor blanc, poétique, fait de feuilles blanches, concocté par **Marc Lainé**, la romancière navigue comme un poisson dans l'eau. Un peu trop peut-être, emportée par sa propre verve, elle a un peu de mal à conclure, rajoutant une dernière assertion intéressante certes mais pas forcément nécessaire. Rien de grave, **Alice Zeniter** a du talent, une présence scénique incroyable et une plume vive. Avec *Je suis une fille sans histoire*, elle signe un spectacle itinérant particulièrement futé, une belle histoire qui fait mouche.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Valence



**Je suis une
fille sans
histoire d'Alice
Zeniter**
**La Comédie de
Valence**
dans le cadre

de la Comédie itinérante

**Spectacle créé le 6 octobre 2020 à la Fabrique,
Valence**

**78 Avenue Maurice Faure
26000 Valence**

jusqu'au 10 octobre 2020

Durée 1h30 environ

Texte et interprétation d'Alice Zeniter

Regard extérieur de Matthieu Gary

Scénographie de Marc Lainé

Lumière de Kevin Briard

Crédit photos © Simon Gosselin

Valence - Alice Zeniter, une fille sans histoire



Pour Alice Zeniter, l'art du récit est la matière dans laquelle sont tissées nos vies. - Photo : Néo Néo

Alice Zeniter, romancière et dramaturge, propose un spectacle sur l'art du récit. Entre monologue et cours magistral, c'est une proposition inédite, made in Valence.

Difficile à classer, ce «Je suis une fille sans histoire», le spectacle pensé, écrit et interprété par Alice Zeniter, romancière et dramaturge, et membre du collectif artistique de La Comédie - du 6 au 10 octobre, à La Fabrique. Conférence, cours magistral, seule-en-scène, monologue, confession... C'est un peu tout cela à la fois, et même davantage. Mais si la forme de ce projet scénique sans pareil est multiple, le thème est quant à lui bien défini, puisqu'il s'agira pour Alice Zeniter d'aborder : le récit. Sujet que la lauréate du Goncourt des lycéens 2017, connaît mieux que personne.

La narratologie : la science du récit

Le but de cette proposition théâtrale est «de réfléchir à la manière dont nous mettons le monde et nos vies en récit, explique l'auteure, chaque fois que nous essayons de dire quelque chose.» Il semble donc que nous n'échappions pas à cette mise en récit permanente du réel, véritable colonne vertébrale de l'expérience humaine, qu'Alice Zeniter va tenter d'expliquer «scientifiquement», à travers une discipline, enseignée à l'université : la narratologie. Pari on ne peut plus nécessaire dans une époque où la fake news rôde au coin du réseau social.

Quant à la sempiternelle question : sont-ce les histoires qui ressemblent à la vie, ou la vie qui ressemble aux histoires ? Alice Zeniter répond : «Ni l'un ni l'autre. Ce sont les histoires qui forment la vie, qui en retour se transforme presque instantanément en histoires.» Et la boucle est bouclée !

Infos pratiques :

- Lieu : Théâtre la Fabrique, 78 avenue Maurice Faure, à Valence

- Rens : 04 75 78 41 70 /

www.comedievalence.com

France Inter – *Boomerang*

Émission présentée par Augustin Trappenard

Invitée en plateau : Alice Zeniter

Annonce des dates à la Comédie de Valence

En direct mardi 25 août 2020 à 9h10

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-25-aout-2020>

France Culture – *Affaires culturelles*

Émission présentée par Arnaud Laporte

Invitée en plateau : Alice Zeniter

Annonce des dates à la Comédie de Valence

En direct jeudi 27 août 2020 de 19h à 20h

<https://www.franceculture.fr/emissions/affaires-culturelles/alice-zeniter-une-auteure-engagee>

France Culture – *Par les temps qui courent*

Une émission présentée par Marie Richeux

Invitée en plateau : Alice Zeniter

Annonce des dates à la Comédie de Valence

Diffusée le lundi 28 septembre 2020 de 22h15 à 23h

<https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/par-les-temps-qui-courent-emission-du-lundi-28-septembre-2020>

France Culture – *Les matins du samedi*

Émission présentée par Caroline Broué

Alice Zeniter invitée dans la rubrique Idée Culture présentée par Mattéo Caranta

Annonce des dates à la Comédie de Valence

Diffusée le samedi 3 octobre 2020 de 8h48 à 8h53

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-25-aout-2020>

France Culture – *Tous en scène*

Émission présentée par Aurélie Charon

Invitée par téléphone : Alice Zeniter

Annonce des dates à la Comédie de Valence

Diffusée le samedi 17 octobre 2020 de 20h à 21h

Interview à partir de 45'38

<https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/par-les-temps-qui-courent-emission-du-lundi-28-septembre-2020>